



CLASSIQUES  
GARNIER

YON (Jean-Claude), « Annexe. Une plaque pour Offenbach », in YON (Jean-Claude), LELIÈVRE (Stéphane) (dir.), *Offenbach en toutes lettres. Enjeux littéraires et dramatiques*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-16104-2.p.0355](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-16104-2.p.0355)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2024. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## ANNEXE

### Une plaque pour Offenbach

Le 19 octobre 2019, une plaque a été apposée sur l'immeuble où Offenbach a vécu de 1844 à 1856, au 25 rue Saulnier dans le 9<sup>e</sup> arrondissement de Paris, à l'initiative de Laurent Fraison, Stéphane Merucci, Jean-Claude Yon et Jérôme Collomb. À cette occasion, Laurent Fraison a dit quelques mots et Jean-Claude Yon a prononcé le discours ci-dessous.

Mesdames, Messieurs,

Pour qu'Offenbach devienne lui-même, il fallait qu'il rencontrât Paris. Son génie, nourri par de multiples cultures, est étroitement lié à la ville où il s'est installé dès l'âge de 14 ans et où il a passé toute sa vie. Paris, cette « moderne Babylone » célébrée dans *La Vie parisienne*, est présente dans toute son œuvre et le petit immigré juif allemand qui vint s'y installer en 1833 n'a pas été ingrat envers sa cité d'adoption, devenue sa patrie de cœur. En retour, pourtant, la Ville de Paris n'a guère été généreuse envers celui qui avait été naturalisé Français en 1860 : une modeste rue d'une cinquantaine de mètres dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement baptisée en 1904, aucune statue sur la voie publique. Finalement, dans le Paris de 2019, c'est surtout par ses théâtres qu'Offenbach est encore présent : les Bouffes-Parisiens, les Variétés, le Palais-Royal, la Gaîté (du moins sa façade), la Renaissance, l'Opéra-Comique.

Durant ses premières années parisiennes, alors qu'il n'était qu'un violoncelliste virtuose cherchant à sortir du lot, Offenbach a habité à différentes adresses, par exemple rue des Martyrs (ce qu'une plaque inaugurée au printemps dernier rappelle dorénavant). Mais c'est à partir de 1844 qu'Offenbach est véritablement chez lui. Dès lors, il va avoir trois adresses :

- de 1844 à 1856, le 19 passage Saulnier, où nous sommes et dont je vais reparler ;
- de 1856 à 1876, le 11 rue Laffitte ;
- et enfin, de 1876 à 1880, le 8 boulevard des Capucines. C'est là qu'Offenbach meurt dans la nuit du 4 au 5 octobre 1880. C'est de là que partira son cortège funéraire, vers l'église de la Madeleine puis le cimetière Montmartre.

De ces trois adresses, la plus fameuse est sans doute celle du 11 rue Laffitte qui correspond aux années les plus brillantes de la carrière du musicien. Dans une affiche pour une fête donnée chez lui en avril 1859, on lit : « Les personnes dont la mémoire est perfide n'ont qu'à penser aux jambes de l'amphitryon pour se rappeler le numéro. » Cependant, le prolongement du boulevard Haussmann dans les années 1920 a amené la destruction de cet immeuble, de sorte qu'il est impossible de rappeler qu'Offenbach a vécu là.

Le 8 boulevard des Capucines – Laurent Fraison vient de le rappeler – est doté d'une plaque posée en 1980 à l'occasion du centenaire de la mort du musicien.

Reste donc le 19 passage Saulnier devenu le 25 rue Saulnier. Offenbach s'y installe en 1844 après son mariage avec Herminie d'Alcain, célébré à la mairie de l'ancien 2<sup>e</sup> arrondissement, rue Drouot, et à l'église Saint-Roch, en août 1844. Cet appartement est donc, tout d'abord, celui du bonheur conjugal. C'est là que naissent les trois premières filles du couple, Berthe en 1845, Minna en 1850 et Pépita en 1855. Offenbach, on le sait, sera un mari volage mais rien, jamais, ne brisera le lien qui le rattache à Herminie.

Durant les années passées dans l'appartement du passage Saulnier, jusqu'à l'automne 1856, Offenbach lutte pour devenir un compositeur dramatique, frappant en vain aux portes des théâtres. Il organise des concerts pour faire entendre sa musique, il lutte pour être reconnu. Le découragement n'est jamais loin et, quand la révolution de 1848 vient gravement perturber la vie musicale et théâtrale, il repart pendant presque une année à Cologne, sa ville natale. Mais Offenbach a une foi indestructible en son étoile ; c'est alors qu'il habite encore passage Saulnier qu'il fonde en 1855 le Théâtre des Bouffes-Parisiens qui lance véritablement sa carrière. C'est ici que sont composées des œuvres aussi

remarquables que *Pépito*, *Les Deux Aveugles*, *Le Violoneux*, *Ba-Ta-Clan*, *La Rose de Saint-Flour*, *Le Financier et le Savetier*. On peut dire, sans exagération, que le passage Saulnier est l'un des lieux de naissance de l'opérette.

Et puis, ici, Offenbach a commencé à recevoir ses amis lors de soirées et de fêtes qui sont restées justement célèbres. Il habite – je cite les calepins du cadastre de 1852 – au 1<sup>er</sup> étage « à droite, en montant six marches, antichambre à droite, petite cuisine à gauche, grande salle à manger, à la suite salon à feu puis chambre à coucher à feu avec alcôve ». Dans cet espace somme toute réduit, il fait venir le Tout-Paris. Je cite *Le Ménestrel* du 26 décembre 1847 : « Notre violoncelliste Jacques Offenbach a donné cette semaine, dans ses salons du passage Saulnier, une grande soirée musicale à laquelle avait été conviée l'élite du dilettantisme parisien. » Je cite le même journal, le 21 mars 1852, donc trois mois après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte :

Les peintres, les poètes, et les hommes politiques, dominant chez M. et Mme Offenbach. Les noms les plus illustres circulent de bouche en bouche, et l'on remarque tout près de M. Léon Faucher un siège vacant portant inscription : Victor Hugo. Cet illustre poète entendait volontiers un peu de musique chez M. Offenbach, mais pas ailleurs. Cette honorable exception lui a valu un siège inamovible passage Saulnier. S'il avait, hélas, aimé un peu plus la musique, un peu moins la politique, nous n'aurions pas le sincère regret de signaler son absence à la dernière soirée de M. et Mme Offenbach.

Et pour terminer cette évocation des soirées d'Offenbach passage Saulnier, je vais citer plus longuement un autre journal, *Le Nouvelliste*, dans son édition du 9 avril 1854 :

En M. Offenbach, l'homme du monde vaut l'artiste. [...] Il faut voir aussi avec quel empressement ce qu'on est convenu d'appeler le beau monde de Paris se rend à ses concerts ou à ses soirées intimes. Cette semaine il a ouvert ses petits salons du passage Saulnier pour une fête musicale qui ne manquait pas d'originalité, par cette unique raison que ce que fait M. Offenbach ne peut en rien ressembler à ce que font les autres.

Dans trois pièces carrées qu'on croirait avoir été construites pour un ménage de Lilliputiens, le maître et la maîtresse de la maison trouvent le moyen d'entasser deux ou trois cents personnes qui ont à peine l'air de s'apercevoir qu'elles ne sont pas tout à fait à leur aise. Comment s'y prennent-ils pour résoudre ce problème regardé jusqu'à présent comme insoluble, de rendre le tout plus petit que la partie ? C'est encore un des secrets de ce couple charmant, et ce n'est pas moi qui me chargerai de l'expliquer. Ce que je peux dire, c'est

que trois heures durant je suis resté cloué à la même place, enveloppé d'une chaleur tropicale, ruisselant, écoutant, regardant et parfaitement content. Trois cents personnes environ étaient dans la même situation et toutes se sont retirées aussi enchantées que moi de cette soirée à nulle autre semblable.

Ce soir-là, Offenbach a chanté le rôle de Vertigo dans *Pépito*. Il portait un costume andalou et le spectacle était donné sur une estrade de dix pieds sur quatre.

Alors, oui, en cette année du bicentenaire de la naissance d'Offenbach, nous sommes au bon endroit pour célébrer son génie. Son esprit a incontestablement soufflé ici et, grâce à cette plaque, aucun passant désormais ne pourra ignorer que c'est du passage Saulnier que sa carrière a pris son envol, pour permettre à sa musique de rayonner dans tout Paris et dans le monde entier – une musique dont nous avons plus que jamais besoin. Vive Offenbach !

Jean-Claude YON  
École pratique des hautes études